

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol. III.

Montreal, (Bas-Canada) 26 Janvier 1861.

No. 3.

SOMMAIRE.—Chronique.—Poésie : Hommage aux abonnés du *Courrier du Canada*, par L. H. Fréchette.—Lecture de M. Rameau sur le Patriotisme, (suite).—La Croix et l'Épée au Canada, par O. David de Ste. Thérèse, (suite et fin).—La Rose, le Jasmin et Chêne.—Profils historiques : le brave Grillon.—Le siècle de fer.—Population de la terre.—Enigme.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE :—Coup d'œil sur le 2e. volume de l'*Echo*.—Revue générale de l'année 1860.—Événements en Syrie ; en Chine.—Quête du denier de St. Pierre.

Les événements qui surviennent chaque jour sont si importants qu'il a fallu leur donner place dans cette chronique, en commençant l'année ; mais, avant de continuer, nous allons faire un retour sur l'année qui vient de s'écouler.

Nous parlerons d'abord de l'*Echo*, parce que nous avons à acquitter à cet égard un devoir de reconnaissance. Il a été accueilli jusqu'à ce jour avec intérêt et bienveillance, et grâce au concours et à la bonté des membres du Clergé et des Citoyens éminents, il a pu travailler à remplir son but.

Quel est ce but ? c'est de recueillir les publications importantes de notre pays, et ainsi de répandre par la voie de la presse toutes les bonnes idées émises dans notre cher Canada.

De bonnes paroles peuvent être prononcées en différentes circonstances, au *Cabinet de Lecture*, à l'*Institut Canadien Français* et ailleurs, elles méritent d'être conservées ; de plus, il est à souhaiter qu'elle franchissent l'enceinte qui les a entendues pour la première fois, et c'est le dessein que l'*Echo paroissial* est appelé à réaliser. Voici comment il l'a accompli dans le courant de cette année :

La Salle du Cabinet a été inaugurée le 17 janvier 1860, et l'*Echo* a publié les discours prononcés en cette circonstance par Mgr. de Montréal, le Rév. Messire Granet, le R. P. Vignon, le R. P. Aubert, et aussi ceux des honorables Chauveau, Cherrier, Papineau, Dorion et de M. Sénécal.

Ces discours resteront ; ils renferment les meilleures idées sur l'influence des lettres, sur leurs devoirs et leurs obligations : on sera toujours heureux de pouvoir les consulter dans ce *Recueil*. Nous savons qu'on trou-

vera là le meilleur programme pour la propagation de la bonne et saine littérature.

Moins d'un mois après, avait lieu à la Paroisse de Montréal la grande manifestation en faveur du Souverain Pontife, et l'*Echo* publiait les discours remarquables prononcés en cette occasion par les honorables Chauveau, Cherrier, Meilleur et Ouimet.

Plus tard nous avons pu assister à une manifestation au *Cabinet de Lecture* en l'honneur des martyrs de Castelfidardo. Dans le prochain numéro nous commencerons à publier les travaux de cette belle séance.

Indépendamment de ces circonstances solennelles, nous trouvons, dans l'année qui vient de finir, des travaux intéressants et importants.

Un discours de Messire Granet sur l'*Autorité en philosophie*.—Un récit sur la *Rivière-Rouge* par le Rév. P. Aubert.—Un travail de M. Hercule Beaudry, sur la *Liberté et la Religion*.—Un autre de M. Billion sur l'*Électricité*.—Les discours de M. Boucher de la Bruère, sur la *Colonisation* ; ceux de M. Rameau, sur la *Race française en Amérique*, et sur le *Patriotisme*.—Celui de M. Sempé sur l'*Abus du talent*.—L'histoire de *Marie-Stuart* par M. François Benoit ; de la *Savoie* par M. Roux, curé des Cèdres ; de l'*Esclavage* par M. Georges Desbarrats ; différents récits de M. Stevens, *les Aventures de Pierre Souci* ; *les 3 souhaits* ; un véritable traité sur *les théâtres*. Mais nous nous apercevons que notre nomenclature serait trop longue ; il nous faudrait transcrire ici, en grande partie, la table des matières, nous préférons y renvoyer nos lecteurs. Nous n'avons mentionné que quelques-uns des travaux et des discours donnés dans notre ville ; nous pourrions aussi raporter des articles intéressants, fournis par d'autres localités, et en particulier les articles remarquables fournis par les élèves les plus distingués des principaux collèges de ce pays.

Nous espérons, cette année, être en mesure de publier un plus grand nombre de ces travaux. *Ce journal est jeune encore, il fait son chemin*. Il conservera toujours la même fidélité à ses promesses et aux hautes obligations qu'il s'est imposé ; mais, en même temps il profitera des leçons que l'expérience de chaque jour peut lui donner.

Après avoir dit quelques mots du *journal*, parlons maintenant des grands événements accomplis dans le monde entier depuis environ une année.

Le mois de janvier 1860 a commencé dans de tristes prévisions pour l'Eglise et pour les bons principes qu'elle représente. Heureux, serions-nous, si nous pouvions dire que l'orage est déjà passé et que la tempête a fait place à de meilleurs jours ! mais, hélas ! nous savons que nous sommes encore loin d'une perspective heureuse.

Cependant, au milieu de ces inquiétudes, la noble attitude de l'Espagne, dans la guerre du Maroc, a réjoui le cœur de tous les catholiques ; on a compris que cette grande nation où la foi est encore si vive, était enfin sortie de ses tristes épreuves ; elle a semblé reparaitre au grand jour avec une force et une ardeur nouvelle, et l'Eglise s'est réjoui.

Le premier coup de canon, que cette fille chérie du Catholicisme a tiré dans le Maroc, a retenti comme un signe de bon augure dans l'âme de tous ceux qui voyent en elle une des colonnes les plus importantes de l'Eglise Catholique, en ce monde. Depuis ce temps, les espérances n'ont pas été trompées, l'Espagne a remporté un succès magnifique, relativement aux obstacles qu'elle avait à surmonter et aux circonstances dans lesquelles elle se trouvait. Ces obstacles disparaîtront d'eux-mêmes plus tard, et l'Espagne apparaîtra encore mieux ce qu'elle est, une nation qui, dans les plus terribles épreuves, a su trouver, grâce à sa foi à la protection de la providence divine, une nouvelle jeunesse, et une vie pleine de force, d'espoir et d'avenir.

Ces prévisions ne peuvent être trompées ; ces jours derniers la *Revue des Deux-Mondes*, dans un article très-remarquable, montrait d'après les données les plus positives que tout, en Espagne, est dans l'état le plus satisfaisant et le plus prospère.

Les impôts sont peu élevés, les revenus abondants, la dette est très-supportable, et la plus louable activité règne dans tous les travaux d'administration publique.

Le commerce marche dans une voie d'accroissement notable, et tandis que les établissements de bienfaisance y sont très-nombreux et y exercent la plus salutaire influence, l'*Education* y est développée de manière à satisfaire tous les amis du progrès moral et intellectuel.

L'Eglise voit quelles ressources, elle trouvera bientôt dans un pareil état de choses, tandis que la France doit se réjouir de la puissance conquise, en ces dernières années, par l'une des branches de la grande race latine qui lui est liée si intimement par l'affinité de race, de religion et d'intérêts moraux et matériels.

Des événements graves ont occupé la scène en Italie ; mais dans tout ce qui est arrivé, si l'on a eu à regretter de voir le succès momentané d'un brigandage impudent et impuni, en même temps, on a eu à se réjouir d'un grand exemple donné par de nobles enfants de la France.

Leur exemple portera ses fruits et peut avoir des résultats incalculables.

Voici comme un noble cœur apprécie cette manifestation du devoir contre la violence :

“ Combattre, dit M. de Falloux dans l'un des numéros du *Correspondant* ; combattre est rarement la certitude de vaincre, c'en est du moins toujours la première condition. La vérité a des ressources cachées et soudaines ; le dénombrement de ses forces ne se fait pas d'avance et elle grandit dans l'action parce que c'est Dieu qui lui crée des alliés. L'histoire abonde en triomphes qui n'ont eu pour point de départ qu'un peu de courage, un peu de dévouement, un peu de confiance dans le divin secours. Un seul homme refusant de se manquer à lui-même remplit une mission et rend un service à la patrie. Il pose une pierre d'attente, il garde un dépôt, il transmet à l'avenir une protestation et une espérance.”

On sait maintenant que la souscription en faveur du St. Père a atteint dans l'année qui vient de s'écouler, le chiffre de *onze millions* de francs ; espérons qu'elle sera au moins aussi abondante dans l'année qui commence pendant laquelle bien des contrées pourront renouveler leur offrande, et d'autres viendront aussi répondre à cet appel si sympathique et si légitime.

La quête du denier St. Pierre est à peu près terminée, en voici un incident qui est plein d'intérêt.

Au Mont Ste. Marie et à Maria-Villa, les jeunes pensionnaires ont contribué en enfants toutes dévouées à l'Eglise et au St. Père. La plupart ont remis toutes leurs *Etrennes*. Un bon nombre d'entr'elles avaient reçu de leurs parents des sommes assez considérables ; comme on voulait leur en remettre quelque chose, elles ne purent jamais y consentir, et il fallut céder à leurs instances. Nous avons entendu citer d'autres traits semblables. Heureuses enfants élevées dans la foi, la piété, l'éloignement des dangers du monde et l'intelligence des plus grands intérêts du temps présent.

En même temps la souscription en faveur de la Syrie a produit un chiffre assez fort, et le délégué du comité, M. l'abbé de la Vigerie, envoyé en Orient, a déjà pu remettre une somme, équivalant à près de 80,000 louis.

Les troupes, débarquées depuis trois mois, n'ont pas trouvé d'ennemi qui ait osé se mesurer avec elles, mais elles profitent des loisirs qui leur sont donnés pour rebâtir et relever de leurs ruines les villages chrétiens pillés ou incendiés par les Druses.

De plus, les soldats Français, infatigables, ouvrent de nouvelles routes, ou rendent viables celles qui étaient à peine tracées. Tous ces travaux resteront et sont autant de bienfaits pour la population Maronite.

Une grande Puissance a réclamé, dit-on, dernièrement contre l'occupation française en Syrie, mais il est assez probable qu'elle ne sera pas plus écoutée que lorsqu'elle

à protesté contre la conquête d'Alger et contre le percement de l'isthme de Suéz.

La civilisation est trop intéressée à toutes ces grandes œuvres, pour que l'on ne passe pas outre et que l'on tienne compte d'inquiétudes et de défiances qui n'ont aucune sorte de fondement.

De nouveaux détails arrivent tous les jours de Chine ; le rapport du général en chef a paru dans le *Moniteur*, et contient la description la plus merveilleuse du palais de l'Empereur de Chine dont les troupes alliées se sont emparées.

Il occupe un espace de quatre lieues de tour, tout fermé de murailles et contient toutes les magnificences réunies. Des temples, des pagodes au toit doré, des lacs, des jardins splendides, des tours en porcelaine, et enfin les bâtiments du Palais proprement dit qui effacent tout le reste.

Il y a des façades en porcelaine, des galeries immenses en laques (1) et en dorures, des Statues en bronze, en or, et en argent dont quelques-unes colossales. L'une des Statues, en bronze doré, a 70 pieds de haut ; on a trouvé aussi des éléphants de grandeur naturelle, exécutés en bronze doré, tout surchargés de pierreries et d'ornements. On en a expédié un en France.

Les dépêches télégraphiques anglaises avaient avancé que les soldats Français avaient saccagé le palais, ce fait est actuellement démenti, et n'est pas plus vrai que la plupart des faits transmis journellement par le télégraphe électrique.

POESIE.

Hommage aux abonnés du Courrier du Canada.

Quare fremueront gentes et populi meditati sunt inania ?
Ego autem constitutus sum Rex ab eo super Sion montem
sanctum ejus, predicans preceptum ejus.
DAVID, Ps. II.

I.

Écoutez... Minuit sonne, et la cloche sonore
Semble jeter au vent le glas des trépassés....
Écoutez ce que dit l'airain qui vibre encore :
Emporté par le temps dont le souffle dévore,
Un an vient de s'enfuir dans les siècles passés.

Un an vient de sombrer sur l'océan des âges,
Et la main du présent lui jette un linceul noir.
A son premier matin l'air était sans orages,
Le ciel pur et serein, l'horizon sans nuages,
Et son premier soleil fut un rayon d'espoir.

Mais à peine avait-il sur la mer onduleuse
Laisse flotter sa voile au souffle du Midi,
Que la foudre sortant d'une nue orangée
Vint fracasser le mât de sa nef voyageuse,
Et la vague écuma sur son flanc arrondi.

La nuit couvrit le ciel et s'étendit sur l'onde ;
L'autan fit retentir son râle de géant ;
Et l'esquif emporté par la vague profonde,
Sans voile erra longtemps sur l'abîme qui gronde
Et sombra tout à coup dans le gouffre béant.

(1) Le beau vernis de la Chine.

II.

Le siècle où nous vivons est un siècle en délire,
Avait dit un poète à la puissante lyre.
Soufflant partout le vent des révolutions,
L'esprit voltairien, avec un rire infâme,
Veut jeter son poison dans l'âme
Et courber sous son joug le dos des nations.

Pauvre siècle qu'on nomme un siècle de lumière,
Où l'on voit aux palais comme sous la chaudière,
Fermenter le désordre et le mépris des lois !
Où des bandits sortis des tripots et des bouges,
Huriant sous leurs longs drapeaux rouges,
Jettent l'éclaboussure à la face des rois !

On les a vus, les fils de ce siècle parjure,
La bouche vomissant le blasphème et l'injure,
S'attaquer à la main qui voulait les bénir ;
On les a vus portant une main sacrilège
Sur ce que Dieu même protège,
Et qui disaient au Christ : Ton règne va finir !

Italie ! Italie ! ô terre infortunée !
Pendant le cours sanglant de cette longue année,
Que de ruisseaux de sang ont sillonné ton sol !
Quel est l'audacieux dont la main inhumaine
A brisé ton bandeau de reine
Et dans sa rage osa te souiller par un viol ?...

III.

Entendez-vous là-bas, par delà l'Atlantique,
Comme le bruit pressé de choes retentissants ?...
La révolution, sanglante, satanique,
Dans ses ongles étirent les peuples frémissants.

Devant son œil hagard, tout tombe, tout s'écroule ;
Tout l'Occident s'émeut au seul son de sa voix ;
Et le monstre, au milieu des ruines qu'il foule,
Est altéré du sang des prêtres et des rois.

Et le vieux monde qui, sur son front chauve et blême,
Porte le crime écrit en stigmates d'enfer,
Sur sa lèvre crispée étouffant un blasphème,
Se tord comme un serpent sous ses griffes de fer.

Tu mourras ! avait dit cette hydre sanguinaire,
A la Foi, que son bras voulait anéantir....
Elle avait oublié que la Foi du Calvaire
Se retrempe et renaît dans le sang du martyr.

IV.

A son blasphème horrible, à sa clameur impie,
Vos cœurs se sont émus, ô fils du Saint Laurent !
Et la Foi qui dans vous n'est jamais assoupie,
A su parler plus haut que les cris du tyran.

Vous vous êtes levés, levés comme un seul homme ;
Et le monde a pu voir un peuple nouveau-né
Jurant de protéger le Pontife de Rome
Contre les attentats d'un traître couronné.

Vous avez protesté contre la perfidie
Et le flagrant mépris du droit le plus sacré ;
Contre la trahison si lâchement ourdie
Pour briser le pouvoir d'un vieillard vénéré.

Mor encore, ouvrant les vieilles basiliques
Que vos pères jadis élevèrent à Dieu,
Vous vous précipitez sous leurs vastes portiques,
Et la foule encombrait les parvis du saint lieu.

Et là, le front penché dans l'ombre et la poussière,
Vous répandiez à flot l'encens de la prière
Autour d'un glorieux tombeau ;
Vous adressiez des vœux au Dieu de la victoire
Pour l'âme des héros tombés couverts de gloire
Aux champs de Castelfidardo.

Et vous disiez : " Honneur à ces nobles victimes,
À ces vaillants guerriers, défenseurs magnanimes
Du droit contre ses oppresseurs !
Pimodan, Parcevaux, dignes d'apothéoses,
Tombés en défendant la plus sainte des causes,
L'Univers vous doit des honneurs ! "

C'est bien ! fils de Champlain, qu'un noble sang anime,
Vos cœurs n'ont pas éteint cette flamme sublime
Qui vous brûla dans tous les temps !
Et si, brisant le plomb qui recouvre leur bière,
Nos pères aujourd'hui revoient la lumière,
Ils souriraient d'orgueil en voyant leurs enfants :

V.

Et maintenant pour nous une autre ère commence ;
Sur les ailes du Temps un nouvel an s'avance,
Apportant nos destins dans l'ombre ensevelis.
Vient-il donner au monde un rayon d'espérance,
Ou, triste messenger, porte-t-il la souffrance
Et les sombres malheurs en errés dans ses plis ? ..

Quoique nous ne puissions sonder l'arne profonde
Qui dérobe à nos yeux les destins de ce monde,
Attendons sans effroi les éternels arrêts !
La barque du Pêcheur sait défier l'orage :
La parole d'un Dieu la garde du naufrage :
Le monde peut crouler, mais l'Église, jamais !

Louis-Honoré FRÉCHETTE.

LECTURE DE M. RAMEAU SUR LE PATRIOTISME.

(SUITE.)

MESSIEURS,

Nous venons de voir en effet l'action individuelle dans toute sa beauté, dans toute sa vertu ; cherchons maintenant à nous rendre compte de l'utilité qu'elle peut trouver dans une direction générale qui aurait pu la guider. Le problème que vous avez à résoudre, vous le savez, c'est de juxtaposer votre sol et vos enfants ; cette opération pour porter tous ses fruits devrait être exécutée avec un certain ordre méthodique, qui s'emparant d'abord des points les plus importants à occuper, dirigerait avec persistance toute l'émigration disponible dans des directions déterminées, réfolant l'étranger des terrains disputés, ménageant pour l'avenir ceux qui n'appartiennent jamais qu'à vous seuls, économisant de son mieux les deux termes du problème, la terre et les hommes. Dans cet état de choses, comme l'indique très bien le *Franco-Canadien*, il n'est personne qui puisse mieux indiquer au dévouement et au courage sa vraie place de bataille, que ceux qui prennent la question au point de vue de l'unité d'ensemble ; et il n'est pas un homme se proposant une entreprise de colonisation qui ne puisse près d'eux trouver de précieux renseignements, sur la meilleure direction de ses travaux, soit au point de vue général, soit même au point de vue de l'avantage particulier. Non seulement on trouverait ainsi des indications propres à combiner le mieux possible, les facilités de l'établissement particulier, et l'intérêt général du pays, mais encore, par cette même méthode, combien de renseignements utiles centralisés en un même point eussent pu révéler à ces zélés de la colonisation, les ressources locales, les bons vouloirs personnels, et aussi

les difficultés à éviter ou à franchir qui peuvent se trouver autour d'eux, sous leurs pas, et je ne parle point des secours, de l'appui matériel ou moral que souvent on pourrait y rencontrer.

Qui de vous ne se souvient pas de la colonisation du Saguenay, et de tant d'autres districts, de tous ces efforts longs et laborieux de M. Hébert, de M. Mailloux, de tous ces premiers pionniers de vos progrès modernes ? Allez demander à ces ouvriers des premiers jours, de quelle utilité eut été pour eux un centre unitaire et méthodique, dirigeant la colonisation lors même qu'ils n'auraient eu à espérer ni un homme, ni un écu ; quand ils n'eussent dû en tirer d'autre bénéfice, d'autre appui, qu'une autorité morale se joignant à leurs efforts, pour imposer silence aux petits intérêts, aux préoccupations de localités, pour fondre toutes les volontés dans un sentiment commun et supérieur, celui de l'utilité générale et du progrès de la patrie. Demandez-le, dis-je, à ces vieux pionniers ; demandez-le à M. Marquis, curé de St. Célestin, ce nouvel apôtre de la colonisation ; et les déboires qui ont parfois jeté tant d'entraves dans leurs marches répondront suffisamment pour eux.

Un autre genre d'entreprise a été tenté, en ces dernières années, pour l'avancement de la colonisation, entreprise qui se lie si intimement à l'organisation d'une action commune et solidaire, dans l'œuvre du patriotisme, que je ne puis m'empêcher de la mentionner ici. Je veux parler des *sociétés de secours pour la colonisation*, cette idée aussi ingénieuse que féconde est due à un jeune homme qui s'occupe de ces questions, avec un zèle et une intelligence véritablement remarquables, M. Stanislas Drapeau, agent des terres publiques à St. Jean-Port-Joly. Ces sociétés réunissent tous les cultivateurs d'une paroisse dans une cotisation commune réalisable en nature ou en argent, et destinée à fournir les semences nécessaires aux colons des nouveaux établissements, formés à une certaine proximité des dites paroisses. Déjà quatre de ces sociétés fonctionnent à St. Jean-Port-Joly, à St. Roch, à L'Ilet et à St. Thomas. Il paraît en outre que, dans le district de la Rivière-du-Loup, on a suivi, ou on va suivre prochainement cet exemple.

Rien de plus simple, vous le savez, Messieurs, et c'est la précisément un des caractères des choses profondément utiles, afin qu'elles puissent être facilement et généralement pratiquées. Ce nouveau pas dans votre progrès a ceci de remarquable, qu'il commence à inoculer et à organiser dans l'ensemble même de la paroisse, c'est-à-dire dans l'unité nationale par excellence, le sentiment de la solidarité et de l'action commune. Mais en même temps, voyez comme il s'y montre tout ce qui reste à faire sous ce rapport ; ces paroisses n'ont point encore pu consentir à un abandon, entier et généreux du cœur, qui eut appuyé indistinctement tous ceux qui auraient concouru au progrès commun ; chaque paroisse n'a voulu secourir que les siens, et quelques malheureux n'appartenant ni aux uns ni aux autres seraient restés en arrière, sans l'intelligence généreuse de M. Drapeau qui, par son énergique insistance, est parvenu à les faire comprendre dans la répartition. Deux fois honneur lui soit rendu, et pour son idée elle-même, et pour avoir senti que son œuvre restait moralement incomplète, s'il ne faisait pas accepter ce principe, *que tout Canadien a droit au concours de tous les Canadiens dans une œuvre canadienne.*

Saisissez donc bien la marche du progrès et son avenir ; voilà l'idée de la solidarité qui naît dans le fond même des campagnes, mais elle a encore toutes les peines du monde à se concevoir hors des limites de la paroisse. Ces habitants sont pourtant profondément attachés à la patrie générale ; leur opiniâtre résistance, leur extraordinaire conservation nationale le montrent assez dans l'histoire ; mais ce sentiment a besoin d'être éclairé et étendu. Il en a besoin, il est nécessaire qu'il le soit, sans cela il perdrait son utilité et l'extension possible de son action. Quel parti, en effet, pourrait-on tirer de cette association entre les anciens et les nouveaux établissements, dans certains cantons fort éloignés des terres vacantes, comme il s'en trouve, par exemple, dans le district de Montréal, paroisses qui précisément sont celles qui pourraient avoir le plus besoin de nouvelles colonies, et en même temps le plus de ressources pour les aider ? Comment iront-elles, dans les bois de l'Ottawa et les défrichements des *Townships*, trier les enfants de la paroisse, dans 10, dans 20 groupes dispersés. C'est ici, messieurs, que pourrait se manifester encore l'action éminemment utile d'une direction centrale qui serait à la fois la juste conciliation de l'action générale et de l'action privée. Permettez-moi de supposer un instant qu'une société existe, chargée de centraliser les ressources et la direction de l'émigration intérieure, rien n'est plus simple alors que la mise en œuvre générale de ces *Sociétés de Secours*, doublement utile, matériellement et intellectuellement, au progrès de la patrie. On offrirait alors à toute paroisse organisant une *association coloniale* de fournir aux familles envoyées par elle, le transport, la direction, un certain emploi en travaux salariés, à la condition par cette paroisse de munir chacune de ces familles, d'une somme déterminée de provisions et d'outils : la *Société Centrale* pourrait même se charger de répartir à ces mêmes familles les versements qui lui seraient effectués expressément pour elle, ce qui ne serait pas d'une petite considération pour les paroisses éloignées des défrichements. Dès lors deviendrait possible, et beaucoup plus fructueux, le concours direct et raisonné de toutes les paroisses canadiennes au bon établissement du sol canadien, partout où il serait nécessaire.

Rien n'est donc plus propre que cet exemple à nous faire sentir combien cette double action générale et privée, se répercutant l'une par l'autre, faciliterait l'impulsion et la distribution du mouvement colonisateur, lui donnant de la force et de l'unité, et fournissant en même temps une possibilité d'action à bien des bons vouloirs latents qui ne soupçonnent pas leur propre puissance.

Quoiqu'il en soit, cette idée des associations déjà si utile et qui peut se prêter encore à de plus remarquables développements dans l'avenir, est un grand pas en avant, et on doit savoir beaucoup de gré à son auteur, non seulement pour l'avoir conçue, mais aussi pour les efforts qu'il a dû déployer pour la faire accepter aux habitants de la campagne qu'il n'est pas toujours facile d'amener à s'associer. Nous avons pu apprécier, sur les lieux mêmes, les résultats obtenus par les utiles et persévérants travaux de M. Drapeau, tant dans ses sociétés de colonisation, que dans la rapide extension des établissements formés sous son impulsion, sur les chemins Elgin et Taché, et nous ne saurions trop féliciter l'administration, si elle compte beaucoup d'agents apportant autant d'in-

telligence et de dévouement dans l'accomplissement de leurs fonctions colonisatrices.

Ces observations ont pu vous faire juger de quels avantages pourrait être pour votre expansion l'établissement d'un lien commun entre tous vos efforts, mais si nous passons maintenant à un autre ordre d'idées, celui de la conservation et du maintien de vos groupes avancés, nous trouverons encore que cette manière de faire ne serait pas d'un moindre prix.

Parmi les familles canadiennes établies sur vos frontières ou hors de votre pays, une chose m'a toujours frappé, c'est la satisfaction vive, et le ressaut de courage que laissait toujours parmi elles le passage de quelque compatriote, surtout lorsque ce compatriote était en situation, par son intelligence, son rang, son instruction, de leur inspirer en même temps qu'un affectueux plaisir, un respect mêlé de confiance ; il semble alors que non seulement la patrie renaisse un instant plus vivante, plus entière autour d'eux, mais elle y reparait surtout plus forte aux yeux de ces pauvres gens, trop souvent habitués aux dédains de ceux qui les exploitent ; ils éprouvent une secrète puissance à voir leur patrie, à se voir eux-mêmes représentés par des hommes qui marchent d'égal à égal avec leurs maîtres prétentieux, et qui, par fois même, peuvent dédaigner, et rejeter dans l'ombre ces vanités hautaines, qui n'ont souvent d'autre support que beaucoup d'aplomb et un peu de crédit. Mais si au lieu d'y venir par hasard, avec une simple sympathie de circonstance, le canadien vient tout exprès pour eux, pour les voir, les encourager, leur apporter l'air et la parole de la patrie ; oh ! alors une nouvelle énergie vient dans leur âme ; aux doux souvenirs évoqués par cette apparition du pays natal, se joint un sentiment plus mâle, et la juste fierté de leur sang relevé déjà par la présence du respectable visiteur, prend une conscience nouvelle d'elle-même et de son avenir. Le faisceau de ces familles se resserre, l'amour de l'idiome et de la nationalité se renouvelle plus vif, et ils conçoivent plus nette l'idée de rester toujours unis au tronc principal de leur race.

Que serait-ce donc s'ils apprenaient que cet ami qui leur serre la main, n'est que le représentant d'une foule d'amis inconnus, associés précisément pour s'occuper d'eux, que, dans cette patrie qu'ils aiment, leur pauvre hameau est enregistré, que l'on y sait le nombre de leurs familles et de leurs enfants, qu'on les suit avec sollicitude dans leur bonnes et dans leurs mauvaises chances, que leurs progrès y sont calculés, ainsi que la distance que chaque année ces progrès effacent entre eux et la mère-patrie. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'on doublerait ainsi à bien peu de frais l'énergie qu'ont toujours manifesté tant de braves gens abandonnés jusqu'à ce jour à eux seuls.

Or, combien y a-t-il de personnes, surtout de jeunes gens, qui dans certains moments sont pris du désir, je dirai mieux du besoin de faire quelque excursion pour se reposer de leur préoccupations habituelles et du travail du cabinet ? et combien serait-il aisé de combiner la satisfaction de ce désir, avec la pensée de se rendre utile à son pays ? Mais pour donner à une telle idée toute la facilité d'exécution désirable, encore faudrait-il trouver toujours, sous sa main, un centre du mouvement national, où l'on pourrait trouver toutes les indications nécessaires sur les points où un voyage peut être utile, sur la situation matérielle et morale des habitants, sur les personnes

que l'on pourra y voir utilement. Un centre toujours prêt, en un mot, à mettre en relation les hommes et les choses, le bon vouloir des uns, et les besoins des autres. Dans ce lieu où convergeraient constamment les hommes les plus dévoués aux intérêts du pays, se croiseraient sans cesse les agents les plus actifs de l'expansion nationale, les nouvelles diverses de vos progrès se développant sur toutes vos frontières, les demandes d'appui, les offres de service. Dans ce foyer ardent et actif du patriotisme, quelques instants de conversation cordiale et chaleureuse seraient à la fois, un plaisir, une instruction, et un fortifiant pour tous les esprits. Dans ces réunions sérieuses par leur but, mais familières dans leur forme, l'esprit s'éclairerait, le cœur s'échaufferait, l'ensemble général des idées s'éleverait; les uns y trouveraient un élan tout nouveau, chez d'autres se corrigerait un zèle indiscret, tous y puiseraient des inspirations généreuses et fécondes.

(A CONTINUER.)

LA CROIX ET L'ÉPÉE AU CANADA.

PAR O. DAVID, ÉLÈVE DE STE. THÉRÈSE.

(SUITE ET FIN.)

Cependant la situation de nos pères devenait de plus en plus critique; de nouveaux nuages s'amoncelaient sans cesse à l'horizon, apportant de nouveaux dangers, de nouvelles calamités. À côté du peuple Canadien grandissait un voisin jaloux et puissant qui, venu dans le nouveau monde pour s'enrichir, s'y créer une position confortable et propager autour de lui les erreurs du protestantisme, se gagnait l'affection des sauvages en les dégradant et les armait contre les Français. La Nouvelle France et la Nouvelle Angleterre avaient hérité de la haine de leurs mères-patries l'une pour l'autre. Aussi la rivalité, qui avait couvert l'Europe de ruines, ensanglanta le Nouveau Monde, mais les enfants de la Nouvelle France, comme ceux de la Vieille France, peuvent se glorifier de cette lutte, car malgré leur petit nombre, malgré leur peu de ressources, ils tinrent en échec pendant près d'un siècle des colonies beaucoup plus riches et beaucoup plus puissantes; et si quelquefois ils perdirent des batailles, si à la fin le nombre l'emporta sur l'héroïsme, toujours cependant ils purent se dire comme Français, à Pavie: *Tout est perdu, hors l'honneur*. Les colonies anglaises, fières de leur population et de leurs richesses, regardaient le Canada, comme une proie qu'elles saisiraient, dès qu'elles en auraient la volonté; mais elles furent cruellement déçues quand elles virent arriver presque détruite la superbe flotte qu'elles avaient envoyée assiéger Québec en 1690. C'est pendant ce siège fameux que Frontenac tint ce langage chevaleresque à l'envoyé de Shippis, qui après avoir sommé les Canadiens de se rendre, demandait une réponse par écrit: "Dites à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons." En effet le canon répondit, et les premiers boulets culbutèrent dans le fleuve le drapeau du vaisseau de l'Amiral, et trois ou quatre Canadiens allèrent s'en emparer à la nage au milieu des balles. Ce fut pendant ce siège que les milices canadiennes s'illustrèrent tant dans une

multitude de combats, où elles battirent les Anglais toujours plus nombreux.

De quels glorieux faits-d'armes cette lutte a rempli les pages de notre histoire! Comment parler de ces intrépides bandes canadiennes, que rien ne pouvait arrêter, ni la neige, ni la tempête, ni les bois, ni les montagnes; qui portant le fusil à la main, les raquettes aux pieds, fondaient comme des lions sur les établissements anglais, et disparaissaient comme l'éclair! Combien de fois, les fières colonies anglaises tremblèrent dans leurs foyers et faillirent devenir la proie de ceux qu'elles avaient méprisés! Quelles campagnes que celles de Terre-neuve et de la Baie d'Hudson, provinces dont les Canadiens s'emparèrent, après une multitude d'exploits à peine croyables! Quels glorieux souvenirs ne rappellent pas les noms des d'Herville, des Ste. Hélène, des Varennes, des Hertel et de plusieurs autres! À l'exemple des intrépides chevaliers du moyen-âge, ils ne comptèrent jamais le nombre de leurs ennemis, et cependant ils triomphèrent toujours et partout. Je voudrais, Messieurs, les accompagner dans leurs expéditions aventureuses; je voudrais avec vous suivre l'héroïque d'Herville, à travers les glaces, les rivières, les montagnes et des pays jusque-là inconnus; je voudrais vous le montrer triomphant deux fois, avec un seul vaisseau, de trois bâtiments anglais, et allant une autre fois, avec son digne frère Maricourt et neuf hommes, montés dans deux canots d'écorce, prendre à l'abordage, un gros vaisseau anglais, sur lequel ils retournèrent victorieux à Québec. Mais, je serais trop long; passons par-dessus les événements et arrêtons-nous un instant sur cette époque si glorieuse et si malheureuse à la fois, sur cette guerre de sept ans, qui rappelle cette lutte héroïque que le peuple Grec soutint pendant si longtemps contre l'Asie entière, pour sauver sa nationalité.

C'est un beau spectacle que celui de cette colonie, qui à l'appel de sa mère-patrie, court aux armes avec transport, souffre toutes les rigueurs de la famine, de la guerre avec résignation, dispute le sol de sa patrie, pied à pied, contre des ennemis toujours quatre ou cinq fois plus nombreux, et ne succombe qu'après avoir fait tout ce que l'héroïsme peut enfanter, et que parce qu'elle fut indignement abandonnée par la France, qui, il me semble, aurait dû faire plus d'efforts pour secourir de si braves enfants. Quelles victoires que celle de Monougalicla, où 250 Canadiens et 600 Sauvages défirent 1200 Anglais, de Carillon où 15000 Anglais, malgré tout ce que peut faire la rage et l'intrépidité, malgré 7 attaques désespérées, furent obligés de reculer devant 3600 Canadiens. Mais malgré ces belles victoires et beaucoup d'autres, il était impossible qu'une colonie de 70 à 80000 âmes pût triompher de provinces douze à quinze fois plus puissantes, soutenues par l'Angleterre, qui envoyait sans cesse à son secours des armées bien disciplinées. Vous connaissez comme moi le dénouement de cette lutte sanglante; vous savez que l'audace, la témérité, et l'ambition aussi, dit-on, de l'intrépide Montcalm, firent perdre aux Canadiens la première bataille des plaines d'Abraham, qui fut suivie de la capitulation de Québec; vous savez aussi avec quel transport les Anglais arborèrent leur pavillon sur les remparts de cette ville, où depuis si longtemps flottait avec tant d'honneur le glorieux drapeau blanc de la France. Malgré leurs malheurs, les Canadiens qui, comme le dit Gainéau, ont hérité de l'opiniâtreté et de la détermination indomptable de la

race Vendéenne, à laquelle ils appartiennent pour la plupart, ne se découragèrent point; ils marchèrent encore au combat et prirent une glorieuse revanche sur les lieux, témoins l'année précédente de leur défaite, sur les plaines d'Abraham. Comptant sur les secours de la France, ils commencèrent à assiéger leur capitale chérie qu'ils espéraient enlever bientôt à leurs ennemis; mais vain espoir! dévouement inutile! loin de les secourir, le faible Louis XV cédait quelque temps après le Canada à l'Angleterre. Les Canadiens, la douleur dans le cœur, déposèrent les armes, et après avoir montré aux Américains dans la guerre de l'Indépendance, à laquelle cependant ils n'eurent pas une grande part, qu'ils étaient toujours les mêmes, ils ne les reprirent qu'en 1812, époque à laquelle, oubliant les injustices, les calomnies et les persécutions de leurs vainqueurs, ils n'écouèrent que leurs devoirs, volèrent à la défense des frontières, et conservèrent le Canada à l'Angleterre. Cette fois encore ils se montrèrent dignes de leurs ancêtres, dignes des vainqueurs de Monouahela et de Carillon; ils prouvèrent que c'était en quelque sorte une habitude pour eux de se battre *en* contre *dux* et de vaincre. Ennemis comme amis n'eurent qu'une seule voix pour proclamer leur courage, leur intrépidité. Qui de nous, n'a entendu parler, lorsqu'il était jeune encore, de la fameuse victoire de Chateauguay, où 300 Canadiens défirent 7000 Américains. Monouahela, Carillon, Chateauguay, voilà certes des noms que tout peuple serait fier de trouver dans ses annales; toujours au souvenir de ces belles victoires, le Canadien sentira son cœur battre d'un noble orgueil, toujours on en parlera en Canada, dans le palais du riche, et dans l'humble chaumière du laboureur, comme on parle en France et on parlera toujours de Poitiers, de Bouvines, de Rocroi, de Marengo, d'Austerlitz et de Sébastopol. Nous devons être fiers d'être nés sur une terre où chaque pas éveille de si beaux souvenirs, sur une terre qui fut témoin des plus beaux triomphes de la croix et de l'épée. Nous devons être fiers de notre origine, car issus des plus braves et des plus religieuses familles de la France, nos pères, nous ont transmis l'héritage sacré de toutes les vertus, de toutes les qualités qui font le bon chrétien et le brave soldat. Puisse le peuple Canadien conserver ce dépôt précieux, toujours pur, toujours intact! Et alors qu'il ait foi en l'avenir, car la providence qui l'a protégé d'une manière si évidente et si particulière, le réserve, il me semble, à de hautes destinées. Non, ce n'est pas en vain que la main de Dieu conduisit sur ces plages, cette poignée de Français héroïques, qui en dépit de tous les obstacles, de toutes les difficultés, a donné naissance à un peuple, dont l'histoire n'est qu'une longue chaîne de vertus, de dévouements et de sacrifices, et qui renferme en lui-même tous les éléments de grandeur et de prospérité, à un peuple, qui, noyé en quelque sorte au milieu de populations différentes par les croyances, comme par les mœurs, demeure français et catholique, et surnage au-dessus des flots qui le ballottent et cherchent à l'engloutir, comme le navire, qui, battu par la tempête, voit tous les efforts des vagues expirer sur ses flancs, semble disparaître quelque fois pour toujours et reparaît soudain pour rentrer joyeux au port. Aussi nous devons saluer avec joie les promesses de gloire et de grandeur que vient de nous faire un noble enfant de cette France que nous aimons encore, malgré ses injustices et son ingratitude à notre égard. Oui, croyons avec M. Rameau que le peuple canadien est appelé à jouir dans

l'Amérique le rôle glorieux que joue en Europe la grande nation dont il descend, qu'il sera un jour grand devant Dieu et devant les hommes, s'il continue à marcher dans la route glorieuse que lui ont tracée ses pères.

LA ROSE, LE JASMIN ET LE CHÊNE.

Sur la marge verdoyante d'un ruisseau, dans un jardin fleuri, au milieu d'une haie, s'élevaient une rose et un jasmin;

En se mirant avec plaisir dans l'onde cristalline, tous deux s'étaient retenus de leur propre mérite.

Nous sommes, disait la rose, les fleurs préférées de Zéphyre; c'est nous qu'il choisit pour tresser des guirlandes à son épouse.

Nul ne nous égale, nul ne nous ressemble, dans la noble et attrayante famille des fleurs.

Odoriférantes et jolies, nous avons le pouvoir de flatter et de charmer deux sens à la fois.

Légerement aiguillonnée par l'envie, la ravissante Phyllis, elle-même, a mille et mille fois désiré mon frais coloris.

Lorsque, se plaçant devant un fidèle et brillant miroir, elle m'approche de sa joue, pour nous comparer l'une à l'autre.

En somme, ni parmi les plantes ombreuses, ni parmi les fleurs, nous n'avons pas de rivale qui ne cède à notre mérite les premiers honneurs.

Ces paroles flattantes furent entendues avec une orgueilleuse joie par la fleur blanche et étoilée qui prit ensuite la parole:

— Vois-tu ce grand chêne noueux et difforme? Regarde! Quelles feuilles rugueuses! quelle écorce brune et calleuse!

Qui donc l'a mis ici près? Rien que de le voir, me gêne et m'attriste.

Ainsi qu'il le mérite, il n'est jamais touché que par la main dure d'un rustique paysan.

Certainement la nature s'est trompée en produisant, parmi ses œuvres admirables, une plante si grossière et si rude.

Au lieu d'ormes, de frênes, de chênes, d'érabtes et de pins, on n'aurait dû créer que des roses et des jasmins.

L'arbre secona sa majestueuse chevelure et répondit ainsi à cet arrogant bavardage:

— Refrénez votre frivole langage, pauvres petits vaniteux, car votre gloire ne durera pas jusqu'à demain.

J'ai tant vu de vos par naître et mourir sur cette charmante rive, que, à mes yeux, votre existence reste presque inaperçue.

Vous n'êtes nés que pour l'inutile ornement du sol; à peine vous a-t-on cueillis, que l'on vous oublie.

Moi, je prête aux pasteurs et à leurs troupeaux un refuge contre la grêle aussi bien que contre l'ardent du soleil d'été.

Depuis plus de deux siècles, mes branches fournissent un utile aliment au bétail à la soie rude.

Puis, quand affaibli et desséché, je serai près de mourir, j'aurai l'espérance de survivre à ma chute:

Du menaçant Océan j'irai sillonner les eaux, pour revenir au port chargé de marchandises.

Et vous, ô malheureux, dont aujourd'hui le parfum est respiré avec délices, vous serez demain flétris, putréfiés et foulés au pieds.

A peine l'arbre expérimenté avait-il achevé ces mots, que déjà les fleurs commençaient à languir et à se faner.

Elles se dessèchent, perdent leur éclat, tombent à terre, déformées et sans parfum.

“ Et toi, Lesbia, qui méprises comme une brute tout homme de sens, s'il ne se pare pas comme toi,

“ Ne vois-tu pas ton image dans ces fleurs ? Ton aveuglement cessera bientôt ; car un semblable sort t'attend.”

Imité de l'Italien.

PROFILS HEROÏQUES.

LE BRAVE CRILLON.

Le fameux billet de Henri IV à Crillon : *perds-toi, brave Crillon, nous avons vaincu à Arques et tu n'y étais pas ?* a fait plus, peut-être, pour la popularité de ce héros que son courage et ses vertus. Nul cependant n'a mieux mérité la gloire dont il jouit, et cette épitaphe, si belle et si simple, placée sur son tombeau :

Ici repose CRILLON,

Nommé brave par les braves eux-mêmes...

Henri IV l'aima,

Les pauvres le pleurèrent.

Crillon d'une illustre famille d'origine italienne et qui habitait l'ancien Comtat Venaissin, commença dès l'âge de quinze ans, au siège de Calais, sous le duc de Guise, le rude apprentissage du métier des armes. Depuis, mêlé à toutes les guerres qui, pendant les règnes des derniers Valois, couvrirent la France de sang et de ruines, Crillon ne céda jamais à ces entraînements des haines qui parfois déshonoraient la bonne cause elle-même par l'atrocité de sanglantes représailles. Généreux, clément, magnanime, malgré trop d'exemples contraires, il sut toujours rester fidèle au véritable esprit de la Religion catholique.

A la bataille de Montcontour, un soldat protestant reconnaît Crillon, qui s'élançait à la poursuite des fuyards. Le sectaire, résolu à délivrer son parti d'un ennemi si redoutable, se mit en embuscade ; quand Crillon s'en revint, il déchargea sur lui à bout portant son arquebuse et le blessa grièvement au bras. L'intrépide Crillon s'arrête, regarde autour de lui, et bientôt apercevant à travers la fumée de l'arquebuse son assassin, il s'élançait vers lui l'épée à la main. A son aspect, et en face de la mort, ce lâche palit, tombe à genoux, et murmure d'une voix suppliante : Grâce, grâce, miséricorde !

— Relève-toi, malheureux, dit Crillon, abattant son arme ; la vie, je te l'accorde ; car ma religion que tu combats, m'ordonne de te pardonner. Si l'on pouvait compter sur la parole d'un homme rebelle à son Dieu et à son roi, je te ferais jurer de ne prendre jamais les armes que pour ton Souverain et le Dieu de tes pères ; mais je te dispense du serment dans la crainte du parjure.

LE SIÈCLE DU FER.—On proclame partout que l'or est le roi de notre époque. Ne serait-il pas plus juste au

contraire de dire que c'est le fer qui règne partout en souverain sur notre globe ?

En effet, on dort sur des lits de fer ; on voyage sur des chemins de fer ; on écrit avec des plumes de fer ; dans les jardins nous nous asseyons sur des banes, des fauteuils, des canapés en fer ; les ponts de nos fleuves sont en fer ; la carène de nos vaisseaux est en fer ; bientôt nos terres ne seront plus labourées que par des charries tout en fer ; l'électricité, ce capricieux fluide dont nous avons fait notre secrétaire extraordinaire, écrit notre correspondance au moyen du fer ; les enseignes, les numéros de nos maisons sont en fer ; enfin, les emplois et les transformations de ce métal sont aujourd'hui innombrables.

Notre tempérament seul n'est pas de fer ; espérons pourtant que les mille et une préparations ferrugineuses dont la pharmacie moderne s'est enrichie de concert avec les chaînes, les buses, voire même les jupons en fer, finiront par aboutir à cette désirable transformation.

POPULATION DE LA TERRE.—Un célèbre professeur de l'Université de Berlin, M. Dietrich, publia, en 1858, un mémoire qui est, dit-on, le travail le plus complet qui ait été fait sur cette question, jusqu'alors très-peu élucidée. Il résulte de ce mémoire que la terre a plus d'habitants qu'on ne le pensait. On lui attribuait un milliard, et ce statisticien a trouvé un milliard 283 millions, répartis comme il suit :

Asie.....	750 millions.
Europe.....	272 “
Afrique.....	200 “
Amérique.....	59 “
Australie.....	2 “
	1,283 millions.

L'Europe a doublé sa population depuis cent ans. En 1787, d'après un travail ordonné par Louis XVI, elle ne possédait encore que 150 millions d'habitants. En 1805, un recensement donna à peu près 200 millions. En 1858, c'était 272 millions, et à la fin du siècle présent, ce sera beaucoup plus de 300 millions. La population totale du globe qui en 1858 approchait de 1 milliard 300 millions, sera de 2 milliards en l'an 1900.

ENIGME.

Je ne suis point esprit, et corps je ne suis guère,
 Bien qu'on me puisse voir toujours à la lumière ;
 On pourrait me toucher, mais quand à me saisir,
 L'imprudent qui l'essaie est sûr du repentir.
 Me fait naître qui veut, qui veut me peut détruire,
 Un soufflet quelque fois pour cela peut suffire,
 Mais laissez-moi grandir et vous pourrez juger
 De se fier à moi qu'il est souvent danger.

L'explication de la dernière énigme est : la lettre A.

LECTURE PUBLIQUE.

Vendredi, 1er Février, à 7 1/2 P. M., le Docteur T. Sterry-Hunt, F. R. S. fera une Lecture dans la Salle du Cabinet Paroissial, sur l'Histoire Géologique des Métaux du Canada.—Entrée libre.

Des Presses à Calorique d'Éusèbe Sénécal, 4, Rue St. Vincent.